

PETIT COURRIER DES DAMES

MODES DE PARIS ~ CHRONIQUE ~ BEAUX-ARTS

THEATRE ~ ECONOMIE DOMESTIQUE

MODES

L'année 1883 clôture la série de ses modes par une élégante création qu'elle dédie aux toilettes de bal ou de grande réception. Nous ne pourrions donner qu'une idée bien imparfaite de cette délicieuse tunique-Watteau en dentelle blanche; elle est d'une grâce inimitable et les plis sont relevés d'une façon imprévue qui défie la description. Que les doigts qui ont créé cette ravissante fantaisie doivent être habiles et dirigés par un goût sûr! C'est la belle madame B. qui la portait jeudi aux Italiens, où elle a fait sensation; nous pouvons même dire qu'elle a été cause de nombreuses distractions de la part du public féminin, distractions qui ont fort scandalisé les dilettanti.

C'est un châle carré en application d'Angleterre qui, sans être coupé, forme une tunique-Watteau décolletée en pointe. A la pointe du dos vient se fixer le pli, pli très chiffonné fourni par la largeur du châle; devant, le décolleté peut être plus ou moins accentué, selon que la tunique est plus ou moins croisée à la taille; de là, elle s'enfuit en petit panier dans des cascades de plis du plus gracieux effet, qui se prolongent, assez bas, sur la traîne. La robe de dessous, en satin couleur chair, est ornée de plissés séparés, pour le tablier, par un volant froncé en application. Nous croyons que cette tunique, si bien comprise et si bien exécutée par mesdemoiselles Vidal, serait fort jolie en dentelle noire; une pointe ou un châle carré en Chantilly ainsi drapé, porté sur une jupe de satin ou de velours noir, ferait le meilleur effet. Quant à la

tunique en dentelle blanche, elle peut se mettre sur toutes sortes de jupes claires. Des agrafes en diamants retiennent l'épaulette et une autre le croisé de la taille. L'entournure... nous ne saurions dire comment elle est formée, nous savons seulement qu'elle est plissée, avec un bord de dentelle pour manche.

Ces derniers jours de l'année sont tout particulièrement réservés aux enfants, aussi n'avons-nous aucun renseignement utile ou amusant à vous donner. Les fêtes, les *matinées* sont consacrées à la jeunesse de tout âge, et les sauteries, les loteries et les jeux ne regardent que ces grands hommes en herbe et les fillettes. Guignol est souvent de la partie, et nous avons remarqué qu'il a plus de succès que le plus adroit prestidigitateur. Quelles cascades de rire et quels jolis éclats de voix! Nous ne trouvons rien d'aussi reposant que la joie de l'enfant, joie vraie, franche, explosion de gaieté sans souci! Elle est en opposition avec les inquiétudes qui se lisent parfois sur la physionomie des papas et des mamans, même en ces jours de douces fêtes! En regardant, assis sur les genoux de son grand-père, un de mes gentils petits amis, il m'est revenu en pensée ces vers de notre grand poète :

Il est bon dans les jours de doute et de souffrance,

D'avoir un bel enfant pour croire à l'innocence,
Un père en cheveux blancs pour croire à la vertu.

Et maintenant, mes chères lectrices, permettez à celle qui est chargée de vous tenir au courant des nouveautés et aussi des folies de la mode, de vous envoyer ses meilleurs souhaits pour l'année qui vient.

CORALIE L.



Costume en dentelle de Chantilly, drapée d'un châle.
De mesdemoiselles Vidal, 104, rue Richelieu.

EXPLICATION
DES GRAVURES NOIRES
(Pages 229 et 230).

Costume en dentelle de Chantilly. — Jupe en satin couverte par trois volants en Chantilly; pointe assortie drapée en tunique et nouée de côté. Le corsage est en tulle-dentelle, avec un fichu drapé dont un côté croise et va rejoindre le nœud de la tunique. Manche arrêtée au coude, et terminée par une engageante.

Costume de deuil en cachemire et crêpe anglais. — Jupe en taffetas; un plissé de cachemire au bas et deux bouillonnés zouave devant. Jupe en cachemire, plissée aux lés de derrière, formant panneau plat sur les côtés, et s'ouvrant sur les bouillonnés. Paniers et tunique très pousonnée. Corsage à pointe avec un fichu formé de trois biais en crêpe anglais. A la manche, arrondie extérieurement, biais en crêpe anglais. La seconde jupe est encadrée d'un large biais de crêpe.

EXPLICATION
DE LA GRAVURE COLORIÉE
(N° 4448).

Coiffures de bal.

Coiffure ornée de perles fines. — Les cheveux sont



Costume de deuil en cachemire orné de crêpe anglais.
De la Scabieuse, 10, rue de la Paix.

entièrement ondes sur le front et le sommet de la tête; de côté, les ondulations forment bouclettes. Le chignon se compose de torsades disposées en coques, celles-ci traversées par des agrafes en perles fines; papillotes ondes tombant sur le cou.

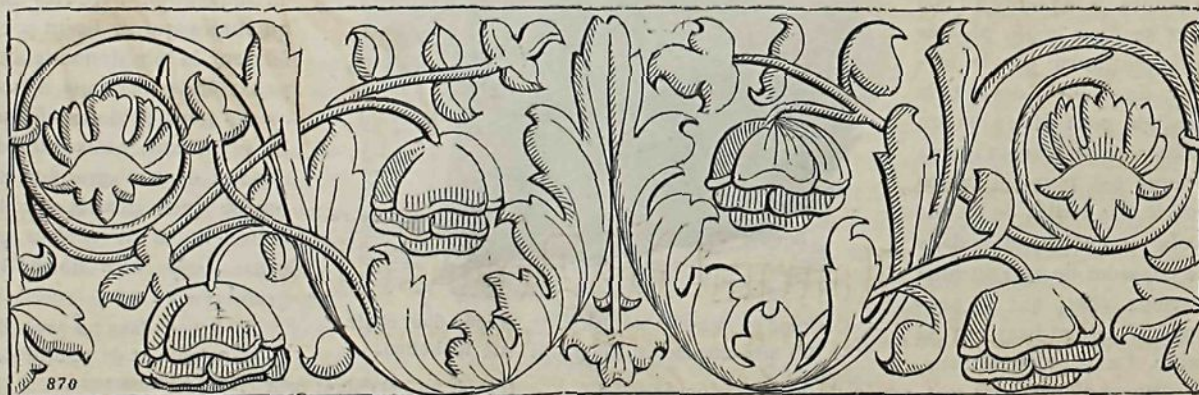
Coiffure ornée de roses sans feuillage. — Frange ondee et cheveux relevés à la chinoise formant deux ondulations. Le chignon se compose de deux coques et d'une troisième qui forme comme la traverse des deux autres.

Chapeaux de visite et de théâtre.

Chapeau en feutre gris pour jeune fille. — Le bord relevé est appliqué d'un galon en ottoman. Sur le côté une touffe de marabouts retombe en cascade; sur l'extrémité des plumes, des gouttes de rosée.

Capote en velours bleu avec le bord bouillonné et doublé d'ottoman bleu pâle. — Devant, touffe de chrysanthèmes crème. Petites brides en ottoman crème, nouées de côté.

Capote en velours marron doré. — Le fond tendu et plissé; la passe bouillonnée dessous et relevée. Guirlande de plumes rose ancien, coupée d'un pouf avec aigrette. Brides en ottoman rose ancien, attachées de côté.



BRODERIE DU XVI^e SIÈCLE

Tous les petits traits intérieurs se font au point lancé, et le contour au point de côté; serrer ce point pour accuser l'ombre marquée par un trait accentué. On utilise ce dessin pour des bandes de têtiers alternées avec d'autres bandes en peluche. Il peut encore s'employer comme garniture de corsage.



4448

Journal des Demoiselles

Modes de Paris. ET PETIT COURRIER DES DAMES RÉUNIS Rue Drouot, 2.
 Chapeaux de M^{me} BOUCHERIE, r. du Vieux Colombier 16 - Giffes en cachemire de l'Inde de la
 COMPAGNIE DES INDES, r. du 4 Septembre, 27. Parfums de la M^{me} GUERLAIN, r. de la Paix 15 Coiffure
 de la M^{me} DONDEL, r. Royale.

CHRONIQUE

Un peu de musique, de science et de théologie à propos de ballets. — L'exposition de l'art au XVIII^e siècle. — Les tristesses du jour de l'an. Dieu nous garde en 1884!



IGNORE si, comme beaucoup de gens le prétendent, nous dansons sur un volcan. Ce qu'il y a de sûr c'est que la chorégraphie a tenu une grande place, en dernier lieu, dans les plaisirs des Parisiens.

Du ballet de *Siéba* à celui de la *Farandole*, il n'y a que la largeur de la rue Auber qui sépare l'Eden de l'Opéra. Je parle, bien entendu, de la distance kilométrique, car, au point de vue de l'art, c'est une autre affaire, et je ne puis supposer que le maestro Manzotti ait eu, une seule minute, la prétention de faire ce qui s'appelle de la musique.

Il s'est borné à faire beaucoup de bruit et à enchaîner, pendant deux ou trois heures, une succession de marches militaires propres à enlever vigoureusement la parade de bras et de jambes qui font l'exercice devant le spectateur. On sort de là assourdi par les cuivres, ébloui par... la lumière électrique, car la beauté des ballerines Italiennes, n'a rien d'éblouissant — au contraire!

L'auteur de la *Farandole*, M. Théodore Dubois, est, en revanche, un artiste dont on peut ne pas goûter l'école, mais dont il est impossible de méconnaître le talent. Dans tous les cas, ce n'est pas à sa musique qu'on reprochera d'être bruyante. A l'Eden, pour être entendu de son voisin, il faut se faire un porte-voix de ses mains et crier à pleins poumons. A l'Opéra, le *pianissimo* est à l'ordre du jour, et les omnibus qui passent rue Halévy couvrent le bruit de l'orchestre. Si vous joignez à cela l'usage continu des points d'orgue et la tendance de plus en plus grande de l'école actuelle à écarter la cadence par la sensible — comme dans le plain-chant — vous comprendrez qu'il faut une attention des plus soutenues, pendant le nouveau ballet, pour savoir non seulement si l'on joue quelque chose, mais encore dans quel ton et à quel temps l'on joue. Enfin, il n'y a pas à discuter. C'est la musique d'aujourd'hui; tant pis pour ceux qui ne l'aiment pas.

Mademoiselle Mauri, la danseuse à la mode, nous étonne de plus en plus par ses tours de reins effrayants et s'achemine à grands pas vers le saut périlleux. Une danseuse qui ne brille ni par la beauté, ni par la jeunesse, mademoiselle Fatou, cause aux amateurs délicats un plaisir véritable en montrant, dans un emploi un peu effacé, les gracieuses et plus poétiques traditions de l'ancien art français.

En somme, le succès de la *Farandole* n'a rien eu que d'ordinaire, et cependant l'apparition de ce ballet sera une date souvent citée par les compilateurs futurs, car elle marque un progrès curieux dans le développement de cette puissance de l'avenir : l'électricité. Voilà qu'on est arrivé à faire tenir dans la ceinture d'une danseuse un « accumulateur » assez puissant pour faire briller à volonté, sur le front du démon ou de l'ange, un phare électrique en miniature. Comprenez-vous jusqu'où peut s'étendre, dans l'avenir, l'application d'une découverte qui donne déjà ces résultats étonnants? Mais, sans sortir de notre domaine féminin, la toilette, quelle source féconde d'effets nouveaux! Nous n'aurons plus rien à envier, maintenant, aux belles Péruviennes, ornant leurs cheveux et leur cou d'insectes lumineux. Vous entendez déjà le dialogue suivant :

« Madame mettra-t-elle, ce soir, ses diamants ou ses turquoises?

— Non, Justine. Préparez ma garniture électrique.

De tout temps, on a accumulé la chaleur. Les briques chaudes des pieds de nos grand'mères sont un accumulateur. Puis on a accumulé la lumière. Tout le monde a vu de ces montres dont le cadran exposé à la lueur du jour conserve, pendant la nuit, le reflet lumineux du soleil depuis longtemps disparu.

A présent, c'est l'électricité qu'on accumule.

Étonnante et mystérieuse trinité, image saisissante de la Trinité divine! La lumière n'est pas la chaleur; l'électricité n'est pas la lumière. Et cependant, mettez la chaleur dans le morceau de fer, mettez l'électricité dans le morceau de charbon, vous avez la lumière.

Et hi tres unum sunt.

Ouf! il est temps que je m'arrête sur cette belle citation où j'espère n'avoir pas fait de fautes d'orthographe. Partir d'un ballet et se réveiller tout d'un coup — ou s'endormir — en pleine théologie, il me semble que c'est un joli résultat pour une simple chroniqueuse qui n'a même point passé ses examens pour tenir une école de village.

Cependant, je ne veux pas vous laisser croire que je suis, plus que de raison, fière de moi ou fière de mon siècle.

..

Si j'avais cette faiblesse, quelques promenades à l'Exposition de l'Art au dix-huitième siècle de la rue de Sèze m'inspireraient un retour salutaire à des idées plus modestes. Est-ce par ce sentiment qui nous fait toujours trouver plus de goût à la cuisine du voisin? Je ne puis m'empêcher de croire que les arrière-petits-

filis de nos fils n'éprouveront pas, en parlant de nous, cette impression complexe mais saisissante que font naître en nous ces deux mots : Dix-huitième siècle.

L'autre jour, en entrant avec moi à l'exposition dont je parle, un homme d'esprit me disait :

« Je vais au Salon en veston et en petit chapeau, mais j'ai fait ma toilette pour venir ici, car le dix-huitième siècle est femme. »

Supprimez la femme, en effet, et vous me direz ce qui reste de cette époque où nous avons tenu tant de place qu'il n'en est pas toujours resté assez pour Dieu. Que ne faisons-nous pas, alors ? Non contentes d'inspirer les sculpteurs, les écrivains, les peintres, nous les prenions par la main et les faisons entrer dans la célébrité qui leur était fermée sans nous. Au près du roi, qui tenait la première place, une femme possédant, parmi des qualités souvent considérables, le défaut capital de n'être pas la reine. La femme renversait les ministères, donnait les places, ouvrait l'Académie, négociait les alliances, déclarait la guerre et quelquefois, au pied des murailles d'une ville ennemie, présidait à la table du général en chef.

Faut-il dire que c'était bien ? non, mille fois non, et le dernier décor de la féerie, brossé avec le sang de 93 l'a bien fait voir. Mais je défie l'être le plus moral du monde, s'il est artiste et délicat, d'évoquer le souvenir de cette époque sans voir passer dans son rêve des visions poétiques et charmantes de grâce, d'élégance, de richesse, de raffinement dans l'esprit et dans le plaisir, de roses sans épines, de printemps sans averses.

Cependant, une des choses qui surprend les visiteurs de la salle Petit, c'est de ne pas trouver plus jolies toutes les femmes célèbres par leur séduction dont on nous montre les portraits peints par des pinceaux illustres.

Les deux plus connus sont naturellement ceux de madame de Pompadour et de madame du Barry. La première, en toilette habillée, est assise négligemment sur un sofa et laisse voir un pied charmant chaussé de satin. La seconde, dans les draperies blanches et la pose un peu raide d'une muse (pauvre muse dont le Parnasse fut l'échafaud de la place de la Révolution !) porte à sa jambe nue le cothurne classique.

Eh bien, c'est vrai. Ni l'une ni l'autre ne sont jolies, et pourtant... !

Sans doute la mode qui décide de toutes choses, quand il s'agit des femmes, même de leur beauté, a changé sous ce rapport comme sous les autres depuis cent ans. Mais ce que les deux reines de la main gauche possèdent sans conteste, c'est la grâce mignonne, l'exquise délicatesse des extrémités et des attaches et cette perfection à laquelle nous semblons tenir moins aujourd'hui : la petitesse de la tête.

Peut-être, d'ailleurs, le peintre y a-t-il mis du sien, et cependant les prix d'alors étaient modestes.

Sait-on ce que la Du Barry payait ses portraits au maître à la mode d'alors ? Douze cents livres.

Je doute que mademoiselle Jaquemart, que MM. Bonnet, Carolus Duran, Jaquet et d'autres encore regrettent le XVIII^e siècle, au moins sous certains côtés.

Ce ne sont pas, à coup sûr, leurs confrères d'alors qui ont ruiné la France en peignant les favorites. Mais, il y a cent ans, les *couturiers* faisaient déjà leurs affaires, et « le marchand de modes » Pagelle facturait 10,500 livres une toilette de satin blanc chiné d'argent, tandis qu'un établissement rival, la maison Le Normand, Prosper Leduc et Cie, en demandait 12,000 pour une autre en velours blanc.

Quel dommage que ces costumes ne soient pas exposés rue de Sèze !

Mais, sans en sortir, quelles étrennes je vous donnerais, chères lectrices, en vous distribuant les éventails, les montres, les épingles, les bonbonnières, les mille bibelots inappréciables qui garnissent les vitrines !

Ces richesses profiteront à d'autres, sous une autre forme, car les entrées à cette Exposition que tout Paris va voir sont destinées à une œuvre d'enfants pauvres.

J'ai une amie, femme de beaucoup d'esprit et de beaucoup de cœur, qui ne peut pas supporter le jour de l'an. Ce n'est pas, comme on pourrait le croire, à cause des étrennes qu'il faut donner — elle est riche et encore plus généreuse ; ni à cause de l'invasion des neveux et nièces — elle est restée à peu près sans famille ; ni à cause des lettres qu'il faut envoyer — elle écrit d'une façon charmante et c'est une de ses coquetteries.

« Je trouve, dit-elle, que, pour un être capable de penser, c'est une coutume barbare de résumer, d'entasser dans une seule journée tous les bonheurs détruits, toutes les espérances déçues, toutes les larmes versées pendant douze mois. Si je veux détourner la tête et échapper à l'amère sensation de ce regard en arrière, j'ai devant moi cinquante deux semaines d'incertitude, de désirs probablement inutiles, de craintes peut-être réalisées. De quel droit le premier Janvier vient-il m'assombrir, me décourager, quelquefois me faire fnodre en larmes avec ces pensées agréables ? Mais j'ai trouvé un moyen sûr d'y échapper.

— Vraiment ! et lequel ?

— C'est de ne pas sortir de chez moi, ce jour-là ; de tenir ma porte fermée et de répandre le bruit que je suis absente. Le soir, une vieille amie qui pense comme moi vient dîner en tête à tête. Nous ne prononçons pas les mots de jour de l'an, de souhaits, d'étrennes. Mais, sans nous rien dire, nous nous embrassons plus longtemps et plus fort qu'à l'ordinaire. »

Que mes lectrices me permettent de suivre cet exemple. Qu'elles me dispensent de tout compliment banal en terminant cette année qui n'en mérite guère, de tout souhait laborieux en commençant une autre qui nous apporte tant de choses... à souhaiter.

Mais, en nous quittant pour ne nous revoir qu'en 1884, permettez qu'une amie de trois ans vous dise dans un serrement de mains plus accentué :

Dieu vous garde !

CONSTANCE.



LETTRES SUR LA FRANCE

D'OLGA PETROVNA

(SUITE ET FIN)

Paris, le 10 janvier 1882.



OUS avons diné ce soir, à l'improviste, chez madame Nerdin. Nous apportions à Louise la belle ceinture du Caucase que vous avez eu l'obligeance de m'expédier. Elle a fait l'admiration générale.

Voulez-vous que je vous raconte ce que l'on a servi à table? C'est un très petit détail, mais il a l'intérêt d'une pièce à l'appui de mes observations. Ce menu rentre même dans la statistique comparée, objet des chères études de mon mari.

En premier lieu, le potage. En Russie on coupe d'avance les morceaux de bœuf; chaque convive en trouve un dans son assiette de bouillon et un petit pâté chaud lui est servi en même temps.

En France, le potage est plus économique, il constitue presque un repas. Le bouillon est d'abord offert avec du pain dedans; — je trouve cela détestable. — Le bœuf bouilli vient après, entouré de persil, pour la beauté, paraît-il, car personne ne touche à cette herbe. Ce n'est pas fameux du bœuf bouilli! Pour rôti, nous avons eu un poulet excellent, mais trop petit pour sept personnes, décoré d'une autre herbe, le cresson. Celle-là se mange. Une salade et un gâteau à la crème, dit Saint-Honoré, qu'on avait fait prendre chez le pâtissier en notre honneur, tel était le menu. Eh bien! grand'mère, vous le dirai-je? Tout était si bien servi, offert si convenablement, et M. Nerdin racontait de si amusantes anecdotes, entre chaque plat, que vos deux enfants russes n'ont pas du tout regretté le dîner en *musique* du Grand-Hôtel.

Il y a bien longtemps qu'à Moscou, même dans les restaurants de second ordre, on égaye les dîneurs par un petit concert. C'est encore un emprunt que nous fait la France.

Quand vous serez à Paris, chère et bonne mère, gardez-vous, de grâce, de demander du café au lait. C'est une horreur!

On m'a servi sur les boulevards une jatte de lait bleuâtre en guise de crème, de la chicorée en place de moka, et le prétentieux garçon en escarpins, armé de ses cafetières de métal, a cru m'être agréable en faisant déborder le contenu de la tasse sur la soucoupe, de façon que je ne puisse boire sans me tacher.

Mais laissons là mes griefs alimentaires et ne discutons pas des goûts.

Vous vous souvenez, grand'mère, de mademoiselle Chevalier, notre institutrice française, qui palissait à la vue de nos succulentes *Tchi* ou *Borsch* (1) et se fai-

sait faire par le cuisinier des petites *panades*, dont la seule vue nous soulevait le cœur.

Serge a raconté le fait à Louise, Marie et Jeanne, trois rieuses qui prennent à merveille nos innocentes plaisanteries; depuis ce jour, toutes les fois qu'il les taquine, elles le menacent d'une petite *panade*.

Je crois vous avoir déjà signalé une anomalie bizarre dans les mœurs françaises, à savoir la différence dans les idées religieuses qui existe entre l'homme et la femme. J'ajoute que cette différence est fort complaisamment tolérée des deux parts.

C'est ainsi que le chef de famille, libre penseur et voltairien, accepte, non seulement que sa femme pratique et lui fasse manger des aliments maigres le vendredi, mais encore que ses enfants soient élevés dans des maisons religieuses. S'agit-il de trouver de bonnes domestiques, il les demande pieuses: c'est toujours une *garantie*, s'écrie-t-il en se frottant les mains!

Henri Heine, voyant passer une procession de Fête-Dieu, disait: Le catholicisme est une bien jolie religion d'été! Je puis l'excuser... il était protestant; mais ce bourgeois illogique qui veut de la religion pour tous, excepté pour lui, me semble très curieux. Et notez bien, chère grand'mère, que la femme de ce bourgeois, si frivole et superficielle qu'elle soit, demeure fidèle aux principes dans lesquels on l'a élevée, que le scepticisme de son mari n'ébranle pas sa foi et qu'il y a tout à parier que, si l'un des deux époux est variable, ce ne sera pas elle.

Ma critique ne porte que sur la bourgeoisie, car les aristocrates d'à présent se sont remis à prier. Serge prétend que c'est par frayeur, esprit de contradiction ou plutôt d'antagonisme.

Pour moi, qui ne lis pas au fond des âmes, j'aime leur belle tenue et leur fidélité à la religion dans laquelle ils sont nés.

La foi et la patrie ont toujours droit à nos respects. J'ai peut-être été un peu sévère, dans mes premières lettres, pour le système d'éducation par la douceur, qui est si commun à Paris.

Au premier abord, le manque de respect des jeunes gens des deux sexes pour leurs ascendants m'a choquée: « Les parents appartiennent donc à leurs enfants et non les enfants à leurs parents », me demandais-je stupéfaite? Aujourd'hui je constate que, tout en vivant sur le pied de l'égalité fraternelle avec leurs père et mère, la plupart des jeunes filles sont dévouées et réellement affectueuses.

J'ai plus de peine à admettre la camaraderie entre père et fils. Pour que le manque d'égards, de respect soit banni des rapports de famille, il faut qu'un senti-

(La suite à la page 236.)

(1) Soupes russes aux choux aigres et aux betteraves.

N° 1. Costume en velours brun et cachemire tourterelle, pour fillette de huit ans.

Jupe en velours plissée de plis creux et corsage-veste attaché à la taille, et sur une chemisette en velours, par une agrafe oxydée; la forme est fuyante des côtés; derrière, larges plis couchés. Une poche en velours ornée de deux rangs de boutons en métal. A la manche ronde, parement en velours. Pierrot plissé en dentelle. Chapeau en feutre brun, piqué d'une tourterelle.

N° 2. Costume en tissu de laine gris pointillé rouge, pour enfant de quatre ans.

Un bas de jupe garni de trois rangs de broderie crème, est monté à une robe en lainage, dont le bas est découpé en languettes; au-dessus, une draperie grise se noue derrière. Le devant de cette robe, en lainage uni, froncé à l'encolure et à la taille, forme une chemisette qui s'arrête au troisième rang de broderie. Une dentelle en manchette; une collerette et un flot de ruban. Chapeau en feutre gris le rebord en velours rouge.

N° 3. Costume en velours ciselé blanc et surah, pour enfant de trois ans.

Robe en surah broché, froncée à l'encolure et sous la taille, avec deux volants en surah, dépassés par un plissé en satin. Veste en velours ciselé; basque du dos découpée en languettes retournées en boutellette, et le devant orné de pattes attachées par des boutons; un petit revers rapporté sur la basque à la couture du dessous du bras. Un col rond garni de dentelle. Chapeau tricorne en



N° 1. Costume en velours brun et cachemire tourterelle, pour fillette de huit ans.



N° 2. Costume en tissu gris pointillé rouge, pour enfant de quatre ans.

Costumes d'enfants de mesdames Delerablée, passage des Princes, 16.



N° 5. Blouse de travail en lainage chiné. De mesdames Vidal, rue

velours blanc avec poulf de plumes.

N° 4. Costume en cachemire de l'Inde bleu dragon et satin assorti, pour fillette de huit à dix ans.

Robe princesse; le bord inférieur, découpé en dents de fan-



N° 9. Mule en satin.

taisie, pose sur un haut plissé en satin qui fait jupe; des boutons en nacre suivent la partie droite des dents. Draperie en



N° 8. Mule en velours.

satin pincée devant, sous la taille, et disposée en panier et en poulf chiffonné. Chemisette en satin, bouffante à la poitrine, plissée dessous et mourant en



N° 11. Col-fichu en dentelle et broderie, pour jeune fille.



N° 6. Costume en ottoman et dentelle, pour fillette de dix ans.

pointe. Col montant. A la manche, bouillonné en satin et parement.

N° 5. Blouse de travail en lainage chiné, pour fillette.

La blouse est dépassée par un plissé. Froncée à l'encolure, devant et au dos, elle se maintient à la taille dans une haute ceinture en gros grain fermée sous un chou en ruban. Un col montant et un parement à



N° 3. Costume en velours ciselé blanc, pour enfant de trois ans.

la manche ronde.

N° 6. Costume en ottoman et dentelle, pour fillette de dix ans. (Costume de matinée enfantine.)

La jupe est faite de deux bouillonnés en surah, séparés par une dentelle de Saxe, qui remonte se coquiller sur les lés de derrière. Le corsage, en

ottoman, a une longue chemisette en surah cernée de dentelle disposée en spirale, et une draperie qui cache la réunion à la jupe; draperie faite de trois plis, et pincée sous la taille dans une agrafe en ottoman, de laquelle s'échappe un flot de longues coques; deux pans en ottoman dépassent la draperie



N° 10. Double jabot.

sous la hanche. Flot derrière. Deux rangs de dentelle à la manche et grand col-pierrot en dentelle.

N° 7. Costume en velours ciselé myrte et tissu à petits carreaux gris et myrte, pour fillette de douze ans.

Robe en tissu à carreaux; un large plissé et deux grands bouillonnés pour la jupe; une chemisette, pincée à l'encolure et sous la taille, est complètement dégagée par la veste-corsage, qui se ferme, à l'encolure et sous la taille, par des agrafes oxydées. La basque de la veste de velours est fendue de côté et plus courte

derrière; devant, elle est piquée d'un flot de ruban de velours. Parement à la manche ronde. Chapeau en feutre myrte orné de plumes, un nœud sous le bord relevé. Mentonnière attachée de côté par un nœud.

N° 8 et 9. Mules en satin et en velours.

N° 8. Mule en velours garnie d'une étroite bande d'astrakan gris. — N° 9. Mule en satin brodée au passé; ruche de dentelle et de satin.

N° 10. Doublejabot en dentelle. Deux rangs de dentelle échelonnés sont montés sur une bande de tulle et rabattent l'un sur l'autre. Au bord droit suite de choux en étroit ruban de satin crème avec flot dans le bas.

N° 11. Col-fichu en dentelle et broderie, pour jeune fille.

Un grand col genre marin très ouvert à l'encolure; une dentelle coquillée intérieurement est cousue au fichu de gaze, qui se trouve monté sous le col, des deux côtés; au bord extérieur, broderie en soie sur gaze; toute cette partie forme fichu, croisé aux pointes.



N° 4. Costume en cachemire de l'Inde bleu dragon, pour fillette de douze ans. Modèle de madame Hubler, 30, rue de Cléchy.



N° 7. Costume en velours ciselé myrte et tissu à petits carreaux, pour fillette de douze ans.

ment plus tendre le remplace. Sans doute, c'est ce qui a lieu la plupart du temps. Néanmoins, j'ai beaucoup de reproches à faire aux quelques jeunes gens que je connais. Qui donc donnera à la génération qui s'élève le sentiment vrai de sa dignité? Qui lui communiquera l'étincelle à laquelle s'allume l'héroïsme? Question profonde! dirait Victor Hugo.

Jamais on n'a tant parlé de pédagogie, de niveau élevé à donner aux études, d'instruction civique et morale qu'on en parle cette année. J'attendrai pour avoir une opinion que les résultats aient prouvé où est le vrai et où est le faux des réformes.

Si je reviens à Paris dans cinq ou six ans, je causerai m'assure-t-on, avec de nombreuses bacheliers et doctoresses. J'aurai alors le droit de donner mon avis sur les lycées de demoiselles. En ce moment, je me contente de répéter après Shakespeare, mon auteur favori : « Tout est bien qui finit bien. »

Nous avons passé avant-hier une journée adorable dans la forêt de Saint-Germain, et très bien diné au pavillon Henri IV. Demain, nous visiterons Versailles. En revanche, nous avons été témoins, hier, d'un fait qui nous a révoltés.

C'était dimanche. Il y avait foule au Jardin d'acclimatation. Des sauvages affreux, — mais néanmoins des êtres humains — « les Galibis », grelottaient nus sous la bise, jetant de sombres regards aux nombreux spectateurs de leur souffrance.

Jeunes gens et jeunes filles demeuraient là, bouche béante, riant de la laideur de ces misérables.

« Ce n'est pas ainsi que nous traitons les Esquimaux qui viennent chaque hiver s'établir sur notre Néva, dès qu'elle est gelée, ai-je dit à Serge!

— Les plus sauvages ne sont pas ceux qu'on montre, m'a-t-il répondu, en regardant avec hauteur le groupe d'étudiants et de grisettes, d'où partaient les éclats de rire. Une vieille femme nue qui tremble de froid n'est pas un réjouissant spectacle. Les chevaux ont des couvertures, les levrettes des paletots. Pourquoi donc en refuse-t-on aux Galibis qui sont des hommes? »

Mon bien-aimé mari avait si grand air en parlant ainsi que les rieurs se sont éloignés, tête basse.

Rassurez-vous, grand'mère, nous apprendrons à nos enfants à être humains et... sérieux. A l'époque où ils seront grands, le progrès sera du reste si général, et l'instruction si répandue dans les deux mondes qu'on ne verra plus, j'en suis sûre, de pareils traits de badauderie cruelle et ignarde.

Paris, le 25 janvier 1882.

Oui, chère grand'mère, Serge a fait des folies pour votre petite fille, et je commence à croire qu'il est temps de quitter Paris, de voir l'Italie et de rentrer « aux montagnes Saintes. »

Je me suis mise à nommer ainsi notre cher Sviaétigoré pour ne pas rire chaque fois que les Français essayent de prononcer ce nom.

Véra a dû vous dire que Serge avait acheté un vrai bijou de mobilier pour notre terre de Port-Caton. Ce sera fort original de retrouver le luxe de Paris sur les bords de la mer d'Azof!

Ma chambre est en thuya, un des plus beaux produits de l'Algérie. Les rideaux sont d'étoffe soyeuse, à fond rose de Chine, sur lequel des nuées d'oiseaux semblent courir après des jonchées de fleurs. C'est d'un gai, oh! mais d'un gai! Fidèle à nos vieilles traditions, cette mystérieuse chambre sera séparée par des tentures en deux parties (1), et Serge seul en connaîtra le luxe attrayant.

Le cabinet de travail de mon cher comte est en poirier, artistement sculpté. Les rideaux et portières, en canevas gris, sont brodés de laines aux couleurs vives. Pour notre salle à manger nous n'apporterons que des faïences imitées de l'art italien ou de Bernard de Palissy, à moins pourtant qu'à Florence nous ne cédions à quelque tentation.

Nous ne voulons meubler cette année qu'un salon, celui où l'on cause. A quoi bon dépenser de l'argent pour l'immense « hall » où l'on danse? Un piano et des chaises, la jeunesse n'en demande pas davantage.

Ah! par exemple, je n'ai rien épargné pour que le boudoir où ma noble grand'mère tiendra sa cour soit digne de la recevoir. Les tentures sont en tissu de Neuilly ou imitation de Beauvais et d'Aubusson. Les teintes sont douces, la forme des meubles est simple; la stricte appropriation de chaque objet à l'usage auquel il est destiné révèle le Paris enchanteur, le Paris de toutes les industries qui exigent de la grâce, du goût et de la délicatesse.

Il n'y a pas à nier, chère mère, que nous ne soyons moralement influencés par les choses qui nous entourent. Je m'en aperçois déjà au Grand-Hôtel, où mon petit salon d'un rouge cerise me porte sur les nerfs. Ici, c'est de peu d'importance; je suis toujours dehors, je ne me vois pas vivre à force de m'amuser; mais il n'en sera pas de même une fois de retour dans nos terres.

Les nobles ne sont guère moins nombreux en France qu'en Russie, proportionnellement à la population — puisqu'une bonne moitié de la propriété foncière leur appartient.

Malheureusement pour l'avenir de la France, ils sont moins logiques que nous puisqu'ils ne se servent pas de leur grande fortune pour acquérir des connaissances qui les rendraient supérieurs aux parvenus. Comment s'étonner après cela que la classe moyenne envahisse toutes les positions? Autrefois, en France, le noble croyait à ses devoirs. Il ne lui suffisait pas pour porter haut la tête, de mettre ses armoiries sur un panneau de voiture ou une chaise d'église. Le seigneur protégeait les habitants de son canton, quelquefois même de tout son arrondissement; sa femme et ses filles appelaient par leurs prénoms les nombreux enfants du voisinage, les soignaient dans leurs maladies et ne se trompaient jamais dans une distribution de bois ou de vêtements. Leurs serviteurs n'étaient renvoyés que pour des causes graves. On les payait peu,

(1) La chambre d'une dame russe est coupée en deux. Au premier plan, il n'y a qu'un divan et un guéridon, sur lequel le serviteur pose le samovar (on prend le thé, en Russie, à toute heure du jour et de la nuit). Au second plan, cachés par une draperie, le lit et la toilette.

mais, du moins, ils étaient aimés et recevaient des pensions dans leurs vieux jours.

A ce prix l'ouvrier, le cultivateur, le valet, respectaient les châtelains.

Aujourd'hui la noblesse boude et se désintéresse de tout. Très brave au jour du péril, elle se contente de dire, en temps de paix : « La France est un pays malaisé à servir, imprévoyant et inconstant. »

Serge a été chasser dans les Vosges avec le duc de M..., pendant la semaine que m'a consacrée mon ancienne institutrice, Céline Chevalier.

Il a été ravi par les sites pittoresques de cette contrée, mais un peu désappointé par la froideur des relations conjugales entre les jeunes époux : « Beaucoup de politesse, des concessions naturelles, de la tenue, et... voilà tout, m'a-t-il dit avec tristesse. Que je les plains de ne pas se laisser emporter comme nous par un tourbillon de bonheur ! Quel mortel ennui dans ce salon millionnaire ! sur la table, des revues non coupées ; le soir, en guise de thé, les messieurs ont bu du tilleul !!! »

Une demoiselle de vingt-sept ans chassait avec ses frères et tirait à merveille. Ce n'était pas pour cela une de ces demoiselles *bon garçon*, comme nous en avons quelques types en Russie. C'était une lionne pauvre, avide d'hommages, habitant toute l'année la campagne par raison économique, mais ayant la nostalgie de Paris.

Serge n'est pas revenu enthousiaste des villes de province qu'il a visitées au retour. Ce qu'il aime, ce sont les riantes campagnes, les prés et les bois. Nous ne comprenons pas du tout le pauvre peuple qui s'entasse dans des agglomérations de maçonnerie laides et malsaines.

Tout campagnard du Nord comme du Midi, à l'Est comme à l'Ouest, essaime du côté de la ruche, c'est-à-dire de la fabrique. Il doit pourtant faire bon vivre au bord des fleuves, dans ces jolis villages si rapprochés les uns des autres. Je conçois qu'on redoute l'isolement de nos steppes, nos horizons à perte de vue, les neiges qui nous séquestrent pendant des mois, l'incommensurable tristesse de se sentir à six ou sept cents lieues de ceux qu'on aime ; mais la France n'est qu'un grand jardin. Je voudrais habiter la Touraine, la Bretagne, ou même les Alpes-Maritimes, et être aussi Parisienne que les dames qui payent six ou huit mille francs un quatrième étage rue de Rivoli.

A plus forte raison, si j'appartenais au peuple, préférerais-je élever de robustes marmots en rase campagne, aux côtés d'un laborieux paysan, que m'en aller dans un centre industriel, voir grandir, souvent pour le vice, des enfants hâves et trop précoces.

Vu l'exiguité de cette jolie France, le plus loin qu'on puisse être de Paris, c'est d'en être à vingt-quatre heures par le rapide.

Or, qu'est-ce que vingt-quatre heures de chemin de fer pour nous, qui allons de Moscou aux eaux du Caucase, ou de Saint-Petersbourg faire des économies dans nos domaines de Perm ou de Simbirsk ? Ici, ces trajets seraient considérés comme des distances infranchissables !

En l'absence du comte, j'ai couru les magasins avec ma bonne Céline Chevalier. Je crois vous avoir dit, grand'mère, que l'excellente fille se dévoue à ses

vieux parents et habite avec eux un village du Châtillonnais, nommé Montmoyen.

Sur ma demande, elle est venue me tenir compagnie pendant huit jours. La présence de mon ex-institutrice m'a rajeunie — je n'ai pourtant pas besoin de l'être, — affirme Serge. Si j'avais eu la sotte prétention de bien connaître Paris, après y avoir séjourné pendant trois mois, ma compagne m'eût enlevé mes illusions. Elle m'a fait explorer des quartiers excéntriques qui ont une physionomie toute personnelle, des rues de banlieue si variées d'aspect, que je me croyais en province. Bref, je me suis beaucoup divertie, tout en m'instruisant, comme devait le faire une petite comtesse bien sage qui se promenait avec sa gouvernante.

Ah ! chère grand'mère, que l'argent a donc une autre valeur en France qu'en Russie et quel doux repos assurent à ma bonne Céline les économies qu'elle a faites en Ukraine !

Savez-vous avec quelle somme elle fait vivre à Montmoyen ses parents ? Avec dix-huit cents francs de rente.

Pour deux cents francs, ils ont une maison et un petit jardin qui leur fournit fleurs, fruits et légumes. C'est le père qui l'entretient. Deux lessives, faites à demeure et revenant en moyenne à douze ou quinze francs, assurent du linge blanc pour toute l'année. La mère et la fille font tout elles-mêmes, la cuisine aussi bien que les robes. Ne s'habillant que le dimanche, pour aller à l'église, elles usent peu de vêtements. D'ailleurs les étoffes ordinaires se donnent pour rien à Paris ; la façon seule fait le prix d'une robe ou d'un manteau.

« Quoi ! ma bonne Céline, vous êtes heureux, à trois, avec si peu d'argent ? lui dis-je étonnée. »

— Parfaitement heureux, Olga Petrovna, m'a-t-elle répondu. Une seule fois, en quatre ans, j'ai été désireuse d'augmenter notre budget : c'est en 1878, au moment de l'Exposition. J'avais une folle envie d'aller à Paris. Qu'ai-je fait ? J'ai écrit un recueil d'anecdotes historiques pour les adolescents. Un éditeur me l'a payé cent quarante francs, et je suis venue passer ici une semaine, à Paris. J'ai même pu rapporter une robe de chambre à papa, un chapeau à maman et des rideaux pour toutes nos fenêtres... des rideaux à vingt-cinq centimes le mètre, qui ont fait beaucoup d'usage. »

Que dites-vous de cela, grand'mère ? Nos intendants nous volent plus de quatre cent cinquante roubles (1) par an... en dehors de leur traitement... et vous savez dans quels taudis ils vivent.

J'ai voulu me faire expliquer par mademoiselle Chevalier la raison de cette concentration de tous les plaisirs, de tous les talents à Paris, concentration dont la conséquence est le mortel ennui qu'on ressent en province.

Voici la réponse :

« Les Parisiennes sont les cigales de la fable, Olga Petrovna, et les provinciales sont les fourmis. S'il vous avait été donné d'étudier la vie de province, la grande et belle vie de famille, dans un de ces intérieurs respectables où trois générations vivent sous le

(1) Somme équivalant à 1,800 francs.

même toit, unies par une vraie tendresse; si vous aviez assisté, comme je l'ai fait, à des premières communions, à des mariages, à des baptêmes, en un mot aux cérémonies si touchantes dans les familles patriarcales, vous rendriez justice aux vertus sans grâce et aux dévouements cachés, si nombreux dans nos petites villes. C'est dans les noires maisons des rues où pousse l'herbe que s'amassent les écus, les vieilles argenteries, les pièces de fine toile. Sans doute, on ne s'amuse guère à Sens, Issouire ou Saint-Malo, mais au moins on n'y meurt pas désespéré, sans un ami pour vous conduire au cimetière, comme cela arrive souvent dans la ville aux cent rêves.

Je vous assure, Olga Petrovna, que la monotonie de nos provinces a son charme, et qu'à côté de quelques femmes sottes, qui cancanent, potinent et jalousent, il y a beaucoup d'admirables vieilles filles qui font du bien sans le dire, ne souhaitent jamais au prochain que du bonheur, prient pour ceux qui les ridiculisent et sont sincèrement pleurées à leur mort, quoiqu'elles n'aient pas de fortune à laisser à leurs neveux.

« Je vous crois, chère Céline, mais s'il en est ainsi, comment expliquez-vous que les hommes élevés à la sérieuse école de ces familles vertueuses et austères ne soient pas tous des hommes supérieurs et d'ardents patriotes?

— Vous touchez à une plaie encore saignante, comtesse, m'a dit tristement mademoiselle-Chevalier. Les mères de province ont eu le tort de couper les ailes à leurs aiglons; les pères comprennent aujourd'hui qu'il ne faut pas enseigner la prudence à notre race affai-

blie. Il y a eu des fautes commises, cela est vrai et déplorable. Mais pourquoi ne point espérer que l'avenir fera oublier le passé? Notre France est femme, elle a eu ses crises nerveuses et ses défaillances: l'histoire l'atteste. Pourtant elle s'est toujours relevée!

En ce moment elle traverse une phase sociale bien intéressante à étudier, Olga Petrovna. Les petits hommes qui grandissent n'auront pas à monter ces quatorze degrés du *Tchin* (1), que j'avais tant de peine à ne pas confondre, à l'époque où je vous donnais des leçons. Il y a pourtant une échelle qu'aucune révolution ne dispensera notre race latine de gravir avec lenteur: cette échelle, c'est la science.

Vous avez pour les Français des sévérités comme, en même temps, des tendresses de Slave, ma chère Olga. Née parmi les privilégiés, vous ne pouvez empêcher que vos impressions soient celles d'une toute jeune femme, d'une étrangère et d'une comtesse. Prenez-y garde! Nous avons un cri national qui, tôt ou tard, deviendra le vôtre; ce cri c'est: « Agir pour vivre et vivre pour savoir! » Or ce n'est ni à l'Opéra, ni dans les châteaux, ni aux bals de l'ambassade que l'on entend cette devise. Retournez donc à Sviaétigoré ou à Port-Caton en affirmant que vous vous êtes bien amusée pendant les trois mois d'hiver passés à Paris, mais gardez-vous de croire et d'oser dire que vous connaissez la France et les Français. »

MARIE DE FOS.

(1) On appelle *Tchin*, en Russie, la hiérarchie des rangs civils.

Economie Domestique

GATEAU JURASSIEN.

Douze œufs, une demi-livre de farine, une livre de sucre en poudre. Vous séparez les blancs des jaunes et les travaillez bien longtemps. Mélangez la farine aux jaunes après qu'ils ont été bien fouettés, en tamisant la farine dessus, vous serez sûre ainsi de ne pas faire de grumeaux. Travaillez ce mélange à tour de bras, rapez

dessus un peu de zeste de citron et battez les blancs en neige. Vous mêlez le tout, que vous mettez dans une grande casserole ou moule, dans lequel on a fait fondre très peu de beurre (sans qu'il mousse) pour le graisser tout autour. Si le moule est trop petit, on beurre du gros papier avec lequel on hausse la casserole tout autour. Four doux pendant deux heures.

PENSÉES & MAXIMES

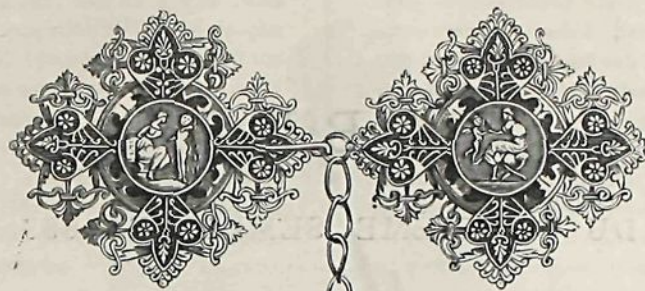
Le bon sens et le génie sont de la même famille.
(De Bonald.)

Quand Dieu voulut que l'homme travaillât, il cacha un trésor dans le travail.
(L'abbé de Lamennais.)

La première condition pour que l'on soit saint, c'est d'être d'abord et superlativement honnête homme.
(M^{me} Swetchine.)

La loi peut retenir la main, la religion seule peut retenir le cœur.
(Montesquieu.)

Explication de l'Énigme du 22 Décembre: *Ethel*, nom de femme fort à la mode en Angleterre, et provenant d'*Ethelred*, où l'on trouve *éthé*, *thé* et *Léthé*.



2234

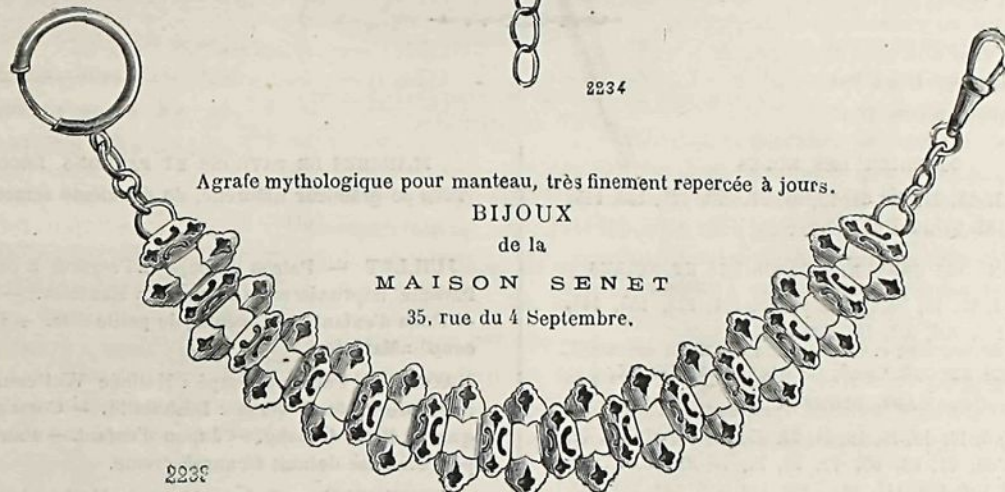
Agrafe mythologique pour manteau, très finement repercée à jours.

BIJOUX

de la

MAISON SENET

35, rue du 4 Septembre.



2235

Chaine Mousquetaire, pour homme ou pour dame.



Menu dessin moyen âge.



Menu ornementé.

Les Patrons suivants seront donnés en Janvier :

- Le 5 Janvier. — Polonoise. — Corsage décolleté. — Tunique pour petite fille.
- Le 12 Janvier. — Patron découpé : Corsage décolleté à basque et faisant gilet.
- Le 19 Janvier. — Corsage. — Corsage et jupe. — Manteau pour petite fille.
- Le 26 Janvier. — Patron découpé : Tunique-princesse à plastron ouvert.

A ce numéro sont joints la gravure coloriée 4448 et un Supplément de travaux : Coussin, fleurs brodées appliquées. Thermomètre. — Panier à bois. — Corbeille de bureau. — Buvard parisien. — Pochette. — Porte-cartes ou porte-cigarettes. — Dessous de tasse à thé.

TABLE

DU DEUXIÈME SEMESTRE 1883

COURRIER DES MODES

Pages : 1, 13, 25, 37, 49, 61, 73, 85, 97, 109, 121, 133, 145, 157, 169, 181, 193, 205, 217 et 229.

EXPLICATION DES GRAVURES COLORIÉES ET NOIRES

Pages : 3, 15, 26, 40, 50, 62, 75, 87, 98, 111, 124, 135, 147, 160, 171, 182, 196, 206, 207, 219, 220 et 230.

TOILETTES ET COSTUMES, LINGERIE, TRAVAUX, AMEUBLEMENT

Pages : 1, 3, 6, 12, 13, 15, 18, 24, 25, 27, 30, 36, 37, 39, 42, 48, 49, 51, 54, 60, 61, 63, 66, 72, 73, 75, 78, 84, 85, 87, 90, 96, 97, 99, 102, 108, 109, 111, 114, 120, 123, 126, 132, 133, 135, 138, 144, 145, 147, 150, 156, 157, 159, 162, 168, 169, 171, 174, 180, 181, 183, 185, 192, 193, 195, 198, 204, 205, 207, 216, 217, 219, 222, 228, 229, 231, 234, 235 et 239.

CHRONIQUES PAR CONSTANCE

Pages : 16, 40, 63, 86, 110, 136, 160, 184, 207 et 231.

CAUSERIES PAR T. B.

Pages : 4, 28, 51, 76, 99, 124, 148, 172, 196 et 219.

NOUVELLES

Clémentine de la Fresnaye, par M. Maryan, pages : 8 et 20. — *Tout du long*, par Mélanie Bourotte, pages : 32, 44, 56, 65, 80, 89, 101, 116, 129, 140, 152, 164, 176, 188, 201 et 209. — *Lettres sur la France*, d'Olga Petrovna, pages : 221 et 233.

ÉNIGMES, CHARADES, ANAGRAMMES, MOTS CARRÉS, ETC.

Pages : 11, 29, 47, 59, 83, 95, 107, 119, 131, 143, 155, 167, 179, 215 et 227.

PENSÉES ET MAXIMES

Pages : 17, 27, 53, 149, 173, 215 et 238.

ÉCONOMIE DOMESTIQUE

Pages : 83, 88, 113, 137 et 238.

RENSEIGNEMENTS ET CONSEILS

Page 203.

PLANCHES DE PATRONS ET PATRONS DÉCOUPÉS

Tous de grandeur naturelle, du deuxième semestre 1883.

JUILLET. — Patron découpé : Peignoir à ceinture. — Planche imprimée recto et verso : Mantelet. — Mantille. — Robe d'enfant. — Costume de petite fille. — Patron découpé : Malinée.

AOUT. — Patron découpé : Matinée Watteau. — Planche imprimée recto et verso : Déshabillé. — Corsage et tunique. — Robe de baby. — Jupon d'enfant. — Patron découpé : Chemise de nuit en surah crème.

SEPTEMBRE. — Patron découpé : Veste à basque-gilet. — Planche imprimée recto et verso : Corsage amazone. — Jaquette pour jeune fille. — Robe d'enfant. — Casaque. — Patron découpé : Vêtement d'automne.

OCTOBRE. — Patron découpé : Tunique-princesse. — Planche imprimée recto et verso : Manteau court. — Pardessus. — Manteau. — Patron découpé : Corsage à chemisette.

NOVEMBRE. — Patron découpé : Blouse pour petit garçon. — Planche imprimée recto et verso : Jaquette. — Polonaise-blouse. — Robe pour petite fille. — Paletot pour petit garçon. — Patron découpé : Redingote pour fillette.

DÉCEMBRE. — Patrons découpés : Veste et gilet. — Planche imprimée recto et verso : Corsage-basquine. — Toilette en dentelle. — Corsage de jeune fille. — Manteau. — Patron découpé : Mantille pour voiture et théâtre.

ANNEXES

SEPTEMBRE. — Corbeille de bureau. — Tapis en drap. — Nappe, serviette, dessous de tasse à thé brodés en soie. — Nappe pour plateau.

DÉCEMBRE. — Coussin appliques de fleurs sur peluche. — Panier à bois. — Corbeille de bureau. — Thermomètre. — Buvard parisien. — Porte-cartes. — Pochette. — Serviette à thé. — Étoile au point de croix.

N° 1. Panier à bois en vannerie dorée.

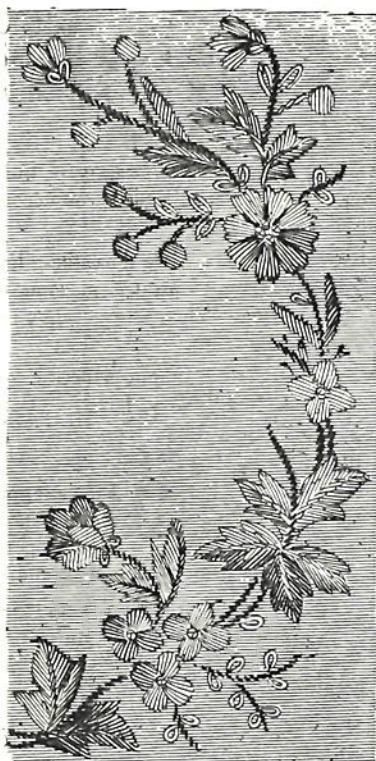
Les panneaux sont ornés de peluche Van-Dick, appliquée de fleurs brodées genre ancien. La peluche est fendue au milieu et rejetée en revers doublés de peluche vieil or. Au bas de l'anse, un gros pompon en soutient trois plus petits qui sont mobiles. Une frangette assortie entoure les panneaux en peluche. Une cordelière



N° 2. Buvard parisien, monture en bois noir rehaussée de filet or.

(1^{er} Côté.)

Le dessin n° 9 donne la moitié de l'extrémité qui forme patte ; il faudra répéter cette moitié pour avoir la largeur voulue. Quant à la longueur, elle est facultative. Le bord extérieur est entouré d'une dent en laine bleue festonnée. Les carrés qui forment les rosaces se brodent au point de tapisserie : deux en soie bleu moyen, deux en laine plus foncée. Les pe-



N° 4. Broderie grandeur naturelle, pour le dessus du buvard parisien.

est enroulée autour de l'anse.— Prix du panier échantillonné, 70 francs.

N° 2 et 4. Buvard parisien en bois noir

N° 3. pour porte-cartes ou porte-cigarettes.

atin écriu et lacet de soie, tes Pompadour. Le lacet se remplacer par une soie ger et la broderie se faire point lancé. — Prix de l'ouvrage échantillonné, 10 fr.; tage, 7 fr.

8. Serviette à thé.

cadrement brodé au point eston pour les motifs d'an au point de côté pour le contour extérieur. Les personnages sont coloriés et appliqués ; ils s'entourent d'un fin point de Boulogne.

La serviette, 1 fr 25.



N° 7 Broderie grandeur naturelle, pour porte-cigarettes ou porte-cartes.

tits enroulements au point de côté en laine et soie chinée noir et orange, rouge et orange, vert et orange. Les petits motifs au point de côté avec la laine chinée. Les points du milieu en laine bronze, ainsi que les points qui relient les motifs de la bordure. On double la pochette en soie et l'on coud au contour une petite frangette lamée de fil d'or. — Prix de la pochette échantillonnée, 8 fr.



N° 8. Serviette à

N° 10. Broderie pour le thermomètre, grandeur naturelle.

N° 1. Panier à bois en vannerie dorée.

Les panneaux sont ornés de peluche Van-Dick, appliquée de fleurs brodées genre ancien. La peluche est fendue au milieu et rejetée en revers doublés de peluche vieil or. Au bas de l'anse, un gros pompon en soutient trois plus petits qui sont mobiles. Une frangette assortie entoure les panneaux en peluche. Une cordelière



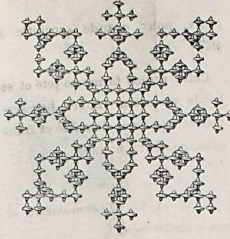
N° 1. Panier à bois en vannerie dorée, orné de peluche rouge appliquée de fleurs brodées

croix, pour grande serviette à thé.

Cette rosace forme un jeté et se brode en coton rouge. Les serviettes, en tissu damassé et frangées, coûtent 4 fr. pièce.

N° 5 et 10. Thermomètre et son encadrement.

Il est en velours grenat brodé d'églantines au passé. Quatre tons de rose du moyen au très pâle,



N° 3. Rosace au point de croix pour serviette à thé.

N° 6. Corbeille de bureau en vannerie dorée.

Une bande de peluche grenat, brodée d'un point d'épine, est posée en biais; une autre brodée de fleurettes suit le même mouvement; un lambrequin tombe du bord supérieur, il est brodé et garni de glands; d'autres glands sont échelonnés sur le côté et les poignées sont torsadées de ganse. L'intérieur est en satin piqué et ouaté. — Échantillonné, 38 fr.



N° 2. Buvard parisien, monture en bois noir rehaussée de fillet or.

coco, pour porte-cartes ou porte-cigarettes.

Satin écru et lacet de soie, teintes Pompadour. Le lacet peut se remplacer par une soie d'Alger et la broderie se faire au point lancé. — Prix de l'ouvrage échantillonné, 10 fr.; montage, 7 fr.

N° 7. Panneau en broderie ro-

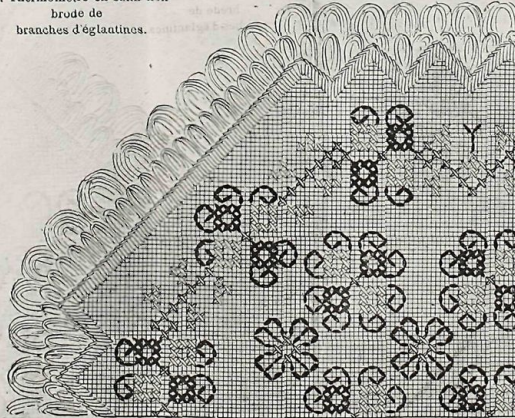


N° 6. Corbeille de bureau en vannerie dorée avec ornements au peluche.



TRAVAUX DE FANTAISIE
de la
MAISON LEEKER
(Aux Trois Sœurs)
3, Rue de Rohan, 3, Paris.

N° 5. Thermomètre en satin noir brodé de branches d'églantines.



N° 9. Pochette à ouvrage, moitié de la patte grandeur naturelle.

N° 8. Serviette à thé.

Encadrement brodé au point de feston pour les motifs d'angles, au point de côté pour le contour extérieur. Les personnages sont colorisés et appliqués; ils s'entourent d'un fin point de Boulogne. La serviette, 1 fr. 25.



N° 7. Broderie grandeur naturelle, pour porte-cigarettes ou porte-cartes.



N° 9. Pochette à ouvrage en étamine apprêtée.

N° 10. Broderie pour le thermomètre, grandeur naturelle.

Le dessin n° 9 donne la moitié de l'extrémité qui forme patte; il faudra répéter cette moitié pour avoir la largeur voulue. Quant à la longueur, elle est facultative. Le bord extérieur est entouré d'une dent en laine bleue festonnée. Les carrés qui forment les rosaces se brodent au point de tapisserie: deux en soie bleu moyen, deux en laine plus foncée. Les pe-

tits enroulements au point de côté en laine et soie chinée noir et orange, rouge et orange, vert et orange. Les petits motifs au point de côté avec la laine chinée. Les points du milieu en laine bronze, ainsi que les points qui relient les motifs de la bordure. On double la pochette en soie et l'on coud au contour une petite frangette lamée de fil d'or. — Prix de la pochette échantillonnée, 8 fr.



Coussin en peluche, ornements en soie vieil or et fleurs brodées genre ancien, le tout appliqué par un point de Boulogne et une ganse en fil d'or.

La peluche préparée avec les appliques, la doublure et la frange coûtent 27 fr.

Chez M. d'Anthonio, 24, rue des Bons-Enfants, Paris.